7e Année. — N° 5 — 5 Mars 1901.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Adhérent à l'« Union Espiritista Kardeciana de Cataluña »

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

AVIS

Nous remercions ceux de nos abonnés qui ont bien voulu nous faire parvenir le montant de leur abonnement pour 1901.

Nous prions ceux qui ne l'ont point encore fait, de bien vouloir nous adresser leur mandat postal avant le 15 courant. A partir de cette date, nous nous croirons autorisés à leur faire présenter notre quittance par la poste.

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Pour éviter tout retard, les lettres, demandes de renseignements, de volumes, de brochures, etc., doivent être adressées : à l'ADMINISTRATION du « Progrès Spirite », 1, rue Oberkampf, à Paris 11

LE SPIRITISME CHRÉTIEN ET LA REINE VICTORIA

(*Suite*)

II

Méditations sur la Mort et l'Eternité.

Ce beau volume, rempli de foi et de pensées élevées, nous donne d'abord une peinture attrayante de la mort :

« Ne crains pas la mort, qu'elle vienne tôt ou tard ; qu'elle vienne lentement, par l'épuisement de la maladie, ou le déclin des ans, ou subitement, au milieu de la force et des jouissances de la vie, ou sur le champ de bataille, ou par quelque circonstance extraordinaire et imprévue. Tu pourrais en vérité prévoir la mort, comme à la nuit tu prévois le sommeil ; mais tu ne peux pas plus savoir quand elle vient que tu n'as conscience du moment exact où tu tombes assoupi... Tu ne peux pas plus te voir mourir, que tu ne t'es jamais vu tomber endormi.

« La mort en elle-même, le profond sommeil, n'a pas d'amertume. Ce n'est point une souffrance, cela ne peut être ainsi, puisque *c'est la fin de toutes souffrances*, et en mourant la douleur doit déjà avoir cessé. C'est la maladie seule qui est cruelle ; mais la maladie n'est pas la mort, elle amène seulement doucement cette dernière...

« Il est établi que le moment de la dissolution n'a en lui-même rien de terrible, que très peu de personnes en ont clairement conscience, et que c'est l'imagination des survivants qui l'environne d'horreurs.

« Qu'est-ce donc que ce que nous appelons mourir? S'éteindre comme une lumière, et, dans une douce extase, s'oublier soi-même et tous les phénomènes passés du jour, comme nous oublions les fantômes d'un rêve fugitif, pour former, comme dans un rêve, de nouveaux liens avec le monde de Dieu, *entrer dans une sphère plus élevée, et faire un pas que ne peut faire l'homme vers l'ascension graduée de la création* ».

N'est-ce pas là la doctrine de la pluralité des existences ? Nous la trouvons encore affirmée dans les lignes suivantes :

« Non, je ne crains pas la mort, *ô Père de la vie !* car la mort n'est pas un sommeil éternel ; *c'est la transition vers une nouvelle existence*, un moment de grande et

glorieuse transformation, une ascension vers toi.

« Lorsque l'essence immortelle qui gît en nous se dépouille de son enveloppe terrestre ; lorsque le principe pensant, agissant, libre, spontané qui vit en nous, assujetti à ses propres lois, et que nous nommons notre esprit, notre *moi*, se sépare du corps, la force vitale cesse de fonctionner, et le corps périt.

« Mais, de même que ces forces vitales trouvent toujours de nouveaux éléments à façonner, à modeler sous des formes nouvelles, de même la plus noble de toutes. l'esprit immortel, dès qu'il renaît à la liberté, à la béatitude, à l'éternité, revêt une nouvelle enveloppe (1). Il ne dort ni ne meurt quand son premier corps rentre dans la poussière... Il en doit être ainsi, — car *rien ne périt*. Qu'est-ce que la mort, si ce n'est une transformation ? »

Après la pluralité des existences, voici la pluralité des mondes nettement affirmée :

Quelles formes multiples et variées ne doit pas revêtir la vie, l'existence, dans ces vastes mondes qui roulent avec tant de majesté à travers l'espace ! Quelle échelle ascendante de perfection et de bonheur allant de plus en plus croissant, dont, pauvre mortel que je suis, je ne puis me former une idée, même incomplète... »

Comme on le voit, le spiritualisme de la Reine Victoria est aussi près que possible du Spiritisme, car non seulement elle conçoit la multiplicité prodigieuse des mondes habités, mais encore elle admet l'ascension graduée des âmes, de vie en vie et de monde en monde, de même qu'elle nie l'enfer et la personnalité de Satan :

« C'est ainsi, dit-elle, que le paganisme ignorant interpréta l'origine du mal dans le monde, que le faible entendement des hommes et leurs conceptions imparfaites de la grandeur de Dieu ne pouvaient concilier avec sa bonté. En conséquence, l'idée d'un Esprit du mal très puissant, opposé à Dieu, fut aussi introduite chez les Juifs pendant leur captivité à Babylone, alors qu'ils vivaient au milieu des païens ; et cette notion de l'existence d'un Démon, auteur de tout mal dans le monde, fut encore transmise des Juifs aux Chrétiens, Jésus et ses apôtres ayant, en parlant aux Juifs, employé des figures qui y faisaient allusion, afin de se faire mieux comprendre par le peuple.

« Cette idée, si incompatible avec l'omnipotence et l'omniscience de Dieu, *est à peine digne d'être réfutée* ».

Le mal ne saurait être que « l'œuvre de l'homme ; il vient de la liberté que Dieu lui a accordée, de vouloir et de faire le bien ou le mal ».

Après avoir étudié les causes du mal, l'auteur en vient à examiner la loi de la Destinée :

« La destinée ou le sort, dit-il, est la loi divine à laquelle est soumis le monde matériel. La santé et les maladies du corps, la vie et la mort, l'élévation ou le déclin de notre position ici-bas, l'augmentation ou la diminution de la considération, de l'influence ou du pouvoir dont nous jouissons, la grandeur ou la décadence des nations, la victoire ou la défaite sur les champs de bataille, — tous ces accidents terrestres sont soumis à la loi de la destinée qui régit toutes les choses sur la terre.

« *Mais les Esprits sont soumis à une loi bien différente*. Ils ne participent pas au sort inhérent à la terre. La liberté est leur essence, la vertu leur loi, la similitude à Dieu leur fin ».

Ainsi l'auteur place face à face, dans une juste appréciation de leur influence respective, le libre arbitre de l'homme et sa destinée.

« Moins les esprits s'appartiennent, ajoute-t-il, et plus ils ont de penchant pour les choses terrestres ; plus ils se mêlent à ce bas monde, plus ils s'assujettissent à la loi de la destinée. Quiconque se soumet à un maître étranger doit en porter le joug. Quiconque renonce à sa liberté personnelle et à l'empire qu'il a sur soi-même, doit être traité en esclave. Aussi, n'y a-t-il de réellement malheureux que l'homme qui place son bonheur dans les choses du monde extérieur et de réellement heureux que le vrai sage, le disciple du Christ. « Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et tout le reste vous sera donné en surcroît » (Saint-Mathieu, IV, 33). »

On comprend qu'avec de tels principes et de tels sentiments, Victoria ait de la vraie religion une conception élevée qui n'a rien de commun avec celle d'un grand nombre de pratiquants. Voici comment elle parle d'un croyant dans lequel elle personnifie toute une classe d'Esprits soi-disant religieux :

« Les fragments sans liaison de phrases bibliques, appris par cœur dans l'enfance, qu'il appelle sa religion, et qu'il bannit de sa pensée aussitôt après la clôture du service divin (auquel il assiste simplement parce que c'est l'habitude générale), composent une

(1) Nous savons qu'il n'a pas besoin de la revêtir puisqu'il la possède depuis qu'il existe : c'est le *corps spirituel* dont parlait saint Paul ; c'est le *périsprit*, qui suit l'âme à travers toutes ses transmigrations.

piètre religion, qui n'a aucune affinité avec la religion que le Messie nous a revélée. La religion de Jésus n'est pas une affaire de mémoire ni de routine, mais une puissance divine qui vivifie l'âme humaine ».

Elle entre ensuite dans des conditions philosophiques qui se rapportent au Spiritisme et dont nous croyons devoir donner un court extrait :

« La chaîne des forces et des essences supérieures finit-elle à l'Esprit de l'homme ? Oh ! s'il en était ainsi, qu'elle serait peu étendue ? Quand tout dans l'univers porte le cachet de l'infini, qui peut croire que le cercle des forces supérieures ne se composerait que des forces aveugles de la nature, de la force vitale, de l'âme de l'animal et de l'Esprit de l'homme?..

« Ces forces supérieures, ont peut-être, ou même probablement, une aussi étroite affinité avec l'Esprit humain que celui-ci en a avec l'âme particulière à l'animal, ou cette dernière avec la force vitale inhérente à la matière, ou cette force avec les forces inertes de la nature ; dans tous les cas, il est hors de doute que ces Esprits, *de même essence que nous*, sont aussi au-dessus de nous, sous le rapport des facultés et des capacités, que l'homme est au-dessus des animaux, que les animaux sont au-dessus des plantes, et les plantes au-dessus des minéraux ».

Victoria croit au progrès, à l'ascension graduelle des âmes vers Dieu ; elle croit aussi à la transmigration progressive de nos âmes de monde en monde, et nulle part nous n'avons vu dans ses œuvres qu'elle crut à des créations privilégiées ou injustement condamnées : à des anges créés purs et heureux sans l'avoir mérité ; à des démons éternellement réprouvés de Dieu. Son Christianisme s'éclaire bien, on le voit, à la lumière du Spiritisme moderne.

Et, de même qu'elle repousse l'idée injuste, odieuse, d'un Enfer éternel, de même elle ne saurait croire à un Paradis où le cœur s'éteindrait, où les élus, égoïstes suprêmes, ne s'occuperaient plus du sort de ceux qu'ils ont aimés et qui les ont aimés sur la terre. Citons-la encore à ce sujet :

« Non, non ; il n'y a rien de douloureux à penser à vous, chers êtres que la mort nous a ravis ! Où réside le véritable amour, là aussi réside le véritable bonheur. Ici-bas, dans mon état d'imperfection, je vous suis toujours attaché par les liens d'une affection qui n'a pas changé ; ici-bas, dans la poussière, je me souviens toujours de vous avec une tendresse inaltérable ! Ah ! et je ne pourrais pas mourir avec la consolante pensée que vous, dans le séjour où vous demeurez maintenant, quoique vous jouissiez d'un état plus parfait que le mien, vous pouvez conserver encore le tendre souvenir de mon cœur fidèle et dévoué? En quoi votre bonheur serait-il accru, s'il ne vous était plus permis de payer de retour ceux qui vous aiment ? Celui dont le nom signifie amour, qui relie par les lois du magnétisme des mondes et des astres jetés à de grandes distances les uns des autres, qui a doué d'affection, le plus doux de ses dons, tous les êtres sensibles qui vivent sous le soleil, ce Père de toutes les créatures aurait voulu que la vie meilleure qui nous est promise au-delà de la tombe commençât par l'anéantissement de ce véritable amour, qui est la loi universelle de la création ? Non, non, nos âmes fidèles continuent à s'aimer dans le temps et l'éternité, *à joindre leurs mains par delà le tombeau* ».

Si Victoria n'avait pas connu le Spiritisme, elle l'aurait deviné par les intuitions de son cœur, par son amour pour les êtres qu'elle avait perdus et qu'elle a retrouvés maintenant. Son âme aimante lui aurait tracé le chemin de la vérité. Inclinons-nous donc avec respect devant cet Esprit d'élite, qui, élevé au plus haut rang sur terre, s'est senti petit devant les merveilles de la puissance de Dieu, de Dieu dont il a si admirablement étudié les lois dans les deux ouvrages que nous venons d'analyser.

A. Laurent de Faget.

CONFÉRENCE SUR LE SPIRITISME

(*Suite*) (1).

Les Esprits qui se communiquaient ainsi au moyen de la table rendirent encore à leurs amis de la terre le service de leur indiquer des moyens plus expéditifs pour recevoir leurs pensées. Ils leur dirent qu'en attachant un crayon à un objet léger, tel qu'une planchette ou une petite corbeille d'osier, et en posant les mains sur l'objet adopté, ils le verraient se mettre en mouvement et tracer au moyen du crayon des mots et des phrases. Par ce procédé, c'était l'Esprit en quelque sorte, qui écrivait lui-même sa réponse aux questions qui lui étaient faites. La fraude était difficile, car il eût fallu au médium une prodigieuse habileté pour tracer des mots lisibles de cette manière, et elle devenait impossible quand deux médiums plaçaient en même temps les mains sur la corbeille ou la planchette.

1. Voir nos numéros des 5 et 20 janvier.

On perfectionna le procédé en fabriquant de très petites tables, portées sur deux roulettes et un crayon placés en triangle. Le médium, posant sa main sur une de ces tables, obtenait facilement des communications très développées. Enfin, pour en finir avec les procédés au moyen desquels on parvint à recevoir du monde des Esprits des communications écrites, il me reste à vous faire connaître le plus simple de tous. On remarqua que la corbeille, la planchette, la petite table à roulette n'étaient, en somme, que des appendices de la main du médium, sur laquelle l'Esprit agissait pour les mettre en mouvement. On pensa donc qu'on arriverait plus simplement au même résultat en plaçant directement le crayon dans les doigts du médium. On essaya, et l'on réussit encore. Seulement, les résultats furent un peu différents, suivant la nature propre du médium. Les uns écrivaient d'une manière fébrile, sans avoir aucunement conscience des mots que leur main traçait. On les appela médiums mécaniques. Les autres écrivaient aussi mécaniquement, mais avec la pleine conscience de ce qu'ils écrivaient. Ce furent les médiums semi-mécaniques. D'autres enfin, les médiums intuitifs, écrivaient volontairement les mots et les phrases qui leur étaient dictés, et qui semblaient naître spontanément dans leur cerveau. Ces derniers, lorsque leur faculté était suffisamment développée par l'exercice, étaient ceux qui pouvaient recevoir avec le moins de peines les dictées les plus développées, et dont la faculté se prêtait le mieux aux études de longue haleine et aux productions importantes. Mais en revanche, c'étaient ceux qui paraissaient offrir le moins de garanties, parce qu'il semblait que la fraude leur fût plus facile qu'aux autres. Aussi, je ne conseillerais pas aux personnes désireuses de se rendre compte de la réalité du phénomène spirite de s'adresser pour cela à un médium intuitif, ou d'assister à des séances d'études où des médiums intuitifs transmettent à des spirites expérimentés les instructions des Esprits. Ils ne sortiraient le plus souvent de semblables séances qu'avec des doutes, et, par conséquent, elles leur seraient plus nuisibles qu'utiles. Une seule séance de table parlante, dans laquelle ils recevront du monde invisible des réponses topiques à des questions mentales sur des objets inconnus des assistants, fera plus pour les édifier sur la réalité du phénomène que des volumes de dictées qu'ils pourront croire écloses, consciemment ou non, dans le cerveau du médium intuitif.

Or, la seule chose vraiment importante, pour ceux de nos contemporains qu'une louable curiosité d'esprit porte à vouloir se rendre compte par eux-mêmes d'une chose autour de laquelle on a fait tant de bruit, et qui est jugée de tant de manières différentes et presque toujours avec passion, c'est d'être mis à même de constater d'une manière irréfutable que le phénomène existe. Cela fait, le reste les regarde. C'est à eux de voir quelles conséquences il leur convient de tirer de ces faits; car ils ont leur libre arbitre, surtout dans un ordre d'idées qui est, avant tout, du domaine de la conscience.

Lorsqu'ils auront constaté qu'il y a autour de nous tout un monde invisible, composé de forces intelligentes avec lesquelles il est possible de se mettre en rapport, ils décideront s'ils doivent en rester là et ne tirer de ces faits nouveaux aucune conséquence pratique pour leur propre conduite, ou au contraire s'ils doivent les approfondir pour en faire sortir tout ce qu'ils peuvent contenir de bon et d'utile. S'ils adoptent ce dernier parti, qui est à coup sûr le plus digne d'une intelligence éclairée, agissant sans parti pris, les moyens de s'instruire ne leur manqueront pas. De nombreuses publications, au premier rang desquelles je place les ouvrages d'Allan Kardec, leur feront connaître tout ce qui été dit de sérieux sur le Spiritisme. Ils verront quelles conséquences on a tiré des faits et phénomènes et des instructions et révélations des Esprits, pour tout ce qui concerne l'origine des choses, la création, l'origine et la destinée de l'homme, et ils choisiront librement, parmi ces choses réputées nouvelles, mais en réalité vieilles comme le monde, celles qu'ils voudront adopter comme satisfaisant leur raison, leur bon sens et leur conscience, et celles qu'ils rejetteront comme nuisibles et ineptes. Après cette étude préalable ceux qui voudront la continuer, — et je crois que ce sera le plus grand nombre parmi ceux qui auront étudié le Spiritisme avec toute l'indépendance possible, mais aussi avec un sincère désir de s'instruire et de s'assimiler ce qui leur paraîtra bon, — ne seront pas embarrassés pour se mêler avec fruit aux spirites existant déjà dans la localité, ou, s'il n'y en a point encore, pour former eux-mêmes, avec leurs amis animés des mêmes intentions, des groupes ou sociétés d'étude. Ce sont même ces derniers, suivant moi, qui acquerront les convictions les plus promptes et les plus solides sur la réalité des phénomènes spirites et sur l'utilité de les approfondir, de les étudier et d'en faire sortir toutes les conséquences utiles pour le bien de la société humaine.

Cette affirmation vous étonne peut-être, mes chers auditeurs. Cependant elle n'a rien d'excessif, et vous allez le comprendre.

Ceux qui, dépourvus de l'aide qu'ils pourraient trouver dans un groupe d'anciens spirites, se décideront à se réunir entre eux une fois ou deux par semaine pour s'instruire en lisant les livres et publications spirites, en les commentant, et en tâchant d'obtenir quelques phénomènes médianimiques, se trouveront dans le cas des premiers pionniers qui ont entrepris ces études nouvelles. Ils ne pourront avoir de doutes sur les faits qui se produiront devant eux et par leur propre médiumnité. Ils feront une fois de plus, à leur profit, la découverte des moyens de se mettre en rapport avec le monde invisible, et il n'est pas douteux que ce monde, frère du nôtre, ne se prête complaisamment à leur servir de guides et de professeurs, du moment qu'ils auront un sincère désir de s'instruire et que leur but sera bon, c'est-à-dire qu'ils auront en vue leur propre progrès moral et le bien de l'humanité.

L'attrait du merveilleux est grand. Il l'a été à toutes les époques. Dans les études dont je vous entretiens aujourd'hui, il n'y a rien de merveilleux, il est vrai, mais il y a la révélation de lois naturelles peu connues jusqu'ici, et auxquelles nous avons été soumis de tout temps sans nous en douter. La connaissance de ces lois offre un intérêt puissant, car il n'est pas possible que des hommes sans parti pris se détournent d'études, attrayantes, je vous l'affirme, et qui peuvent éclairer d'un jour nouveau la destinée de leurs semblables et par conséquent la leur. Il faut être bien indifférent à toutes choses, ou bien dominé par les passions qui ont en vue les jouissances matérielles, pour se désintéresser de sa propre destinée, et se déclarer content de croire, — pourvu que dans l'intervalle on ait pu jouir de la vie, — que sorti du néant par un hasard, on y rentrera par un autre hasard. Quel que soit l'attrait que le plaisir exerce sur nos contemporains, j'ai besoin de croire que, parmi ceux qui m'écoutent, le plus grand nombre n'est détourné des réflexions philosophiques sur la vie, que parce qu'il désespère de pouvoir trouver une solution satisfaisante du problème. Je conviens que les hommes n'ont guère lieu de se montrer satisfaits des solutions toutes faites que des gens qui prétendent monopoliser tout ce qui concerne ces questions veulent leur imposer en quelque sorte par force. Mais du moment que nous leur offrons les moyens de trouver par eux-mêmes la solution désirée, et qu'ils savent que des milliers de leurs concitoyens sont entrés dans cette voie depuis tant d'années et s'en félicitent, je ne concevrais pas, je l'avoue, qu'ils persistassent à rester dans le scepticisme, en refusant d'essayer au moins les moyens qui leur sont offerts pour arriver par leurs propres efforts à des convictions plus satisfaisantes.

(*à suivre*).

(*Dictées reçues dans un groupe Bisontin*).

LES AISSAOUAS

Les 25 et 26 septembre dernier, le journal « *Le Matin* » et la plupart des grands journaux de Paris donnaient le compte rendu suivant, d'une séance donnée par le congrès de spiritisme, pour procéder à des vérifications sur les expériences des Aïssaouas.

« Dans la grande salle de la rue d'Athè-
« nes, raconte *Le Matin*, près de cinq cents
« personnes se pressent ; parmi elles beau-
« coup de dames...

« Sur l'estrade trois Aïssaouas sont ac-
« croupis. L'un d'eux est vêtu d'une gan-
« dourah blanche entr'ouverte pour laisser
« voir, par coquetterie, une cravate d'un
« joli mauve qui étonne et détonne ; les
« deux autres ont un costume semblable à
« celui de nos zouaves. Leurs figures sont
« plutôt railleuses et n'ont rien d'extatique.
« A côté d'eux, à leurs pieds, sont placés
« leurs instruments de travail : un poignard
« dont le manche est une boule en bois, un
« grand sabre à lame très affilée, de lon-
« gues épingles à chapeau de dame, un
« grand clou très pointu et un mouchoir à
« carreaux où grouillent cinq serpents fai-
« sant des bonds désordonnés pour s'é-
« chapper.

« La séance va commencer.

« On jette dans une cassolette à encens
« quelques morceaux de benjoin.

« Une fumée odorante ne tarde pas à se
« produire, qui énerve d'abord et rapide-
« ment affole les Aïssaouas. De railleuses,
« les figures deviennent crispées, les corps
« ont de légers soubresauts, et tandis que
« deux d'entre eux saisissent chacun un
« tambour sur lequel ils frappent avec achar-
« nement, un troisième se lève comme un
« ressort, approche sa tête du réchaud de
« benjoin, presque à toucher le feu, res-
« pire longuement et extatiquement les
« fumées odorantes. Il se met alors à dan-
« ser, et chante une sorte de mélopée plain-
« tive que répètent ses deux confrères. La

« danse est primitive et consiste dans un « mouvement rythmé des jambes et de la « tête, qui est projetée en avant d'un coup « brusque de gauche à droite.

« Tout d'un coup, le danseur s'élance sur « le mouchoir à carreaux, saisit trois ser- « pents d'une main, deux de l'autre, et se « les promène sur la poitrine et les bras. « Puis il introduit la tête du plus gros dans « sa bouche, serre les dents et tire fortement. « La tête du reptile lui reste dans la bou- « che, il se met à la manger avec délices. « Un autre serpent cherche, pendant ce « temps à le mordre : il lui saisit la queue « avec ses dents, en détache une partie, qui « va rejoindre dans son estomac la tête déjà « dévorée du premier serpent.

« A partir de ce moment, les horreurs « se succèdent. Les deux autres, animés « successivement et bien au point voulu « d'extase, se mettent de la partie, et chacun « tour à tour, dansant, sautant, commence « ses exercices. L'un s'enfonce dans l'œil « un poignard, l'autre se loge dans la lan- « gue quatre grandes épingles à chapeau « qui, flexibles, se balancent sur cette pelote « nouveau genre, tandis que le même indi- « vidu se perce le ventre avec une grande « tige de fer. A un moment, l'un deux, « appuyant le tranchant du sabre sur son « estomac, se met à exécuter une sorte de « mouvement de natation dans le vide, n'ayant « comme point d'appui que cette lame affilée, « maintenue contre son estomac par ses deux « amis. On s'attend à voir la lame le couper « en deux ; mais non : rien qu'une raie « rouge sanguinolente qui subsiste.

« Enfin, comme clou de la petite fête — et « c'est ici le cas ou jamais de se servir de « cette expression — le plus forcené saisit « un énorme maillet en bois et un grand « clou pointu de huit centimètres environ, se « met à genoux, place le clou sur son crâne « et l'enfonce à grands coups de maillet.

« Il tournoie ensuite, avec le clou fiché « dans la tête : on est obligé de le lui retirer, « il était enfoncé de deux centimètres et le « sang coulait un peu. Un de ses camarades « souffle sur la plaie et il n'y paraît plus « rien, car la caractéristique de ces expé- « riences est que, dans l'hypnose produite « par l'exaltation religieuse — car les Aïs- « saouas forment une secte religieuse — le « sang ne coule pas, même lorsque la peau « est trouée ou coupée. Nous en avions « assez, dit le rédacteur du *Matin* ».

Eh! bien, messieurs les matérialistes, qui prétendez que seule existe dans l'être humain la matière cérébrale, sanguine, osseuse, nerveuse et musculaire, que dites-vous de ces expériences faites, non pas dans un lieu obscur ou caché et en présence de gens choisis, mais en présence d'un public de plus de cinq cents personnes?

Je sais que vous direz comme le rédacteur du *Matin* : dans l'hypnose le sang ne coule pas. Alors faites connaître pourquoi le sang ne coule pas Donnez, si vous le pouvez, une explication matérielle et claire de l'hypnotisme ou magnétisme contre lequel on a tant combattu, non seulement parce qu'il fait partie de l'enseignement spirite, mais aussi parce qu'il renverse et détruit vos théories matérialistes. Avez-vous assez raillé les spirites rénovateurs de cette science dont les effets ont été constatés à toutes les époques de l'humanité!

Parmi nous, spirites, les faits surprenants des Aïssaouas sont connus depuis longtemps, de même que ceux des fakirs de l'Inde. Nous les expliquons par le détachement partiel de l'Esprit, c'est-à-dire de l'être immatériel donnant la vie à notre corps. Ce détachement partiel de l'Esprit, met le corps matériel à l'état de demi-cadavre, et chacun sait que les blessures faites à un cadavre ne saignent pas. Le souffle produit par un autre avec la volonté de faire cesser l'état hypnotique ramène l'Esprit et la blessure disparaît.

La leçon que les spirites ont dédaigné de donner, ne voulant pas forcer les yeux à des aveugles volontaires, vient d'être imposée à ceux-ci par des gens qu'à grand tort on considère un peu comme des sauvages.

Pour nous les faits qualifiés merveilleux des Aïssaouas, puisqu'il s'agit d'eux aujourd'hui, sont aussi faciles à expliquer que l'insensibilité dans le sommeil naturel, toute proportion gardée bien entendu.

Voyons, matérialistes mes amis, puisque selon vous tout se traduit par les effets de la matière, voudriez-vous nous dire, par exemple, pourquoi l'individu endormi ne perçoit pas les bruits ordinaires autour de lui? Pourtant le pavillon de l'oreille, le conduit auditif, le tympan, etc., etc. existent, et les ondes sonores y pénètrent comme pendant l'état de veille. Si la matière seule agissait, l'audition des bruits aurait lieu la même chose en dormant qu'en étant éveillé.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces différents sujets, nous y reviendrons peut-être. Mais que dès aujourd'hui ces soi-disant esprits forts, qui ne veulent reconnaître que la matière et cherchent à tourner le Spiritisme en dérision, comme cela se voit assez souvent, sachent que le ridicule se retourne contre eux et ne peut atteindre les spirites chercheurs, studieux, dont les croyances

sont basées sur la raison, la science et les preuves. JEAN ERIAM.

MA CONVERSION AU SPIRITISME

Dédié à « Sœur Espérance ».

Cet écrit est l'expression sincère des faits qui me conduisirent à accepter le Spiritisme comme religion rationnelle et scientifique.

H. M.

Marseille, le 12 février 1901.

De tous temps, l'homme du peuple a accepté la religion qu'on lui enseigna, faute de pouvoir analyser les éléments qui la constituent.

L'ignorance dans laquelle on a toujours tenu les masses a soumis l'humanité à un asservissement religieux qui retarda tout progrès, tout acheminement vers l'émancipation des classes et vers la connaissance de la vérité.

On pourrait dire des religions en général qu'elles ont été et sont encore de nos jours un obstacle au progrès humain. La religion catholique en particulier a été néfaste pour l'humanité car elle fut l'*obscurantisme* personnifié et le bourreau de la pensée humaine.

Je ne songe même pas à citer quelques phases de l'histoire de cette dernière religion; qu'il me suffise de démontrer son influence néfaste sur l'esprit humain par le calvaire qui s'offrit à ma conscience lorsque j'eus atteint l'âge de la raison, laquelle me dévoila la valeur du catholicisme dans son enseignement puéril.

Depuis mon enfance, élevé dans les dogmes de cette religion, je ne pouvais prétendre juger la valeur de sa doctrine, car mon intelligence n'était pas encore suffisamment développée, et puis mes parents étaient là pour m'imposer une obéissance passive, et le prêtre pour me dire: *Crois et ne cherche pas à approfondir les mystères de l'Eglise, parce qu'ils sont sacrés.* Aussi, peu à peu les préceptes de cette religion gagnèrent ma raison et influèrent sur mon esprit au point que ma croyance devint définitive ; j'étais devenu l'esclave d'une doctrine absurde et d'une secte puissante. C'est le cas de tous ceux qui naissent dans des familles catholiques et dont les parents n'ont pas encore secoué le joug qui les maintient dans l'aveuglement.

Mais, certaines circonstances voulurent que je fusse émancipé de bonne heure de la tutelle paternelle, et, à l'âge de treize ans, je m'éloignais du lieu de ma naissance pour aller gagner ma vie. . . . .

. . . .

Du jour que je me sentis libre d'agir suivant mes penchants, ma raison fit d'immenses progrès. La misère, les tribulations, les vicissitudes de toutes sortes m'accablèrent d'amères déceptions; c'est un martyre que je subis, mais il m'entraîna progressivement à méditer sur les problèmes de l'existence. D'une nature insatiable de savoir, je recherchais de préférence les personnes plus instruites et plus âgées que moi. Je me mis aussi à voyager, et la fréquentation des hommes de divers pays, de religion, de mœurs et de langue différentes, m'éclaira sur bien des choses et, en particulier, sur la religion catholique, que j'assimilai désormais aux autres doctrines dont la base fondamentale est la même ou à peu près, c'est-à-dire la croyance en l'immortalité de l'âme et en l'existence de Dieu.

Dès ce jour, les temples n'eurent plus pour moi que l'attrait de leur architecture ; les croyances de tout ordre religieux me laissaient indifférent et je ne considérais plus leurs représentants que comme des exploiteurs de la crédulité humaine.

Il se peut qu'il y ait quelque excellent ministre d'un culte quelconque, qui prenne son rôle à la lettre et qui croie fermement tout ce qu'on lui apprit : mais n'est-il pas un naïf, un esprit borné, en s'interdisant la recherche de la vérité ? Celui qui a étudié les côtés déraisonnables d'une religion et qui entrevoit la vérité, n'est-il pas blâmable d'entretenir chez ses semblables la croyance en des dogmes absurdes ?

La vérité doit être libre et l'homme doit la rechercher librement, comme il est de son devoir de la répandre sur ses semblables.

La vérité doit être basée sur l'expérimentation scientifique la plus sérieuse ; on ne doit croire qu'aux faits positivement prouvés. Malgré ces maximes, je ne pouvais me défaire des préceptes catholiques, et, comme la majorité des désabusés de cette religion, je me disais qu'il ne fallait pas la répudier du moment qu'elle m'avait vu naître et me développer dans son sein. « *Catholique tu es né, catholique tu resteras !* » Il est inutile de changer de religion, puisque toutes se valent !

C'était bien là un axiome de l'Eglise enraciné trop profondément pour pouvoir l'effacer de mon esprit ; c'était le : « *Crois et ne cherche pas à approfondir, etc* ».

J'aimais beaucoup la lecture et, principalement, l'étude des sciences ; mon principal initiateur fut Camille Flammarion, dans son bel ouvrage : *L'astronomie populaire*, que je lus avec un extrême intérêt. L'œuvre de ce grand vulgarisateur des sciences naturelles

sera une des plus profitables au progrès humain ; elle restera la pierre fondamentale de l'édifice scientifique érigé pour l'émancipation intellectuelle et morale des peuples.

(*à suivre*) HECTOR MALACARNE.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Groupe privé de Montrouge

Procès-verbal de la séance du jeudi 17 janvier 1901.

Le jeudi 17 janvier 1901 à 10 heures du soir, notre Esprit familier « Xavier Douet » s'est manifesté et, avec son concours, nous avons obtenu des expériences très intéressantes.

(Disons tout d'abord que cette séance a été spontanée, sur la demande faite par cet Esprit, l'après-midi, dans une maison amie).

Les faits suivants se sont produits dans une demi-lumière :

A) Lévitation d'une table de salle à manger, très lourde, avec contact des mains — élévation au-dessus de la tête des spectateurs — *puis sans contact*.

Ouverture et fermeture des battants de la table.

B) Lévitation d'un guéridon avec et *sans contact* — marche du guéridon qui a été projeté par terre *sans contact*.

Pendant la lévitation et la marche de la table et du guéridon *sans contact*, les spectateurs faisaient la chaîne des mains, et leurs pieds se touchaient.

Ces deux expériences se sont répétées autant de fois que les spectateurs l'ont désiré.

C) Lévitation d'une personne pesant 67 kilogs, avec le concours de deux autres, lesquelles ont mis chacune une main, l'une sous le pied droit, l'autre sous le pied gauche, suivant la désignation qui avait été nominativement faite par l'Esprit tant pour la personne à enlever que pour celles devant prêter leur concours. — Enlèvement à hauteur de 1m50 — Expérience renouvelée avec une autre personne également désignée par l'Esprit.

La séance a été levée à Minuit 1/2 après que l'Esprit a eu promis pour une autre séance des expériences plus intéressantes encore, le médium étant fatigué.

Les faits ci-dessus sont certifiés sincères et véritables par les soussignés :

Mme JOLLY Emilie JOLLY Ch. JOLLY	49, Avenue de la République à Montrouge, (Seine).
Gaëtan RENOU	67, Route de Chatillon à Montrouge (Seine).
Emile PAYEN	71, rue Balagny à Paris.
Mme CZAPEK Marie-Rose CZAPEK Victor CZAPEK	68, Grande Rue à Montrouge (Seine).

Apparition historique en Suède.

Sur son lit de mort, la reine Ulrica, de Suède, exprima le regret de ne pas avoir auprès d'elle sa dame de compagnie favorite, la comtesse Steenbock, qu'elle aimait beaucoup et qui lui était très attachée. Or, par une singulière coïncidence, la comtesse était elle-même gravement malade à Stockholm. Ulrica rendit le dernier soupir et son corps fut exposé dans une chapelle ardente brillamment illuminée. Un détachement de la garde veillait près du corps. Dans l'après-midi, la porte extérieure de l'antichambre s'ouvrit et la comtesse Steenbock entra avec tous les signes d'un profond chagrin ; la garde présenta les armes, et le commandant l'escorta dans la chambre mortuaire. Officiers et soldats se retirèrent pour ne pas la troubler dans la manifestation de sa douleur. Mais comme elle tardait à sortir, les officiers supérieurs, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, ouvrirent la porte, mais reculèrent avec toutes les marques de la plus extraordinaire consternation. Mais ils rentrèrent ensuite avec les autres officiers présents, suivis des soldats, et ils purent voir tous la reine dressée dans son cercueil et tenant la comtesse tendrement embrassée.

L'apparition alors sembla s'effacer et se transforma en un épais brouillard. Lorsque celui-ci se dissipa, le corps de la reine occupait la même position dans le cercueil, sur le lit d'apparat, qu'avant l'arrivée de la duchesse, dont on ne put retrouver la trace. Un courrier fut envoyé à Stockholm avec un compte rendu de cet événement extraordinaire, et là on apprit que la comtesse n'avait pas quitté Stockholm et qu'elle y était morte au moment précis où on l'avait vue dans les bras de la reine décédée. Un procès-verbal extraordinaire des faits fut aussitôt dressé par ordre et signé par toutes les personnes qui en avaient été témoins. Le document est conservé dans les archives du royaume.

(*L'Echo du Merveilleux* du 15 janvier).

Le fait, quoique très extraordinaire, peut être vrai. Mais alors, de même que nous nous trouvons ici en présence du périsprit matérialisé de la comtesse Steenbock que sa grande affection porte à venir voir la reine décédée, de même le corps qui s'est dressé dans le cercueil d'Ulrica ne pouvait être que le corps périsprital, ou corps fluidique, de la reine, momentanément matérialisé et qui, du reste, n'avait sans doute pas encore entièrement abandonné l'enveloppe matérielle vouée au trépas.

N. D. L. R.

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN